

Dimanche matin, 1^{er} octobre 1911,
en l'église Saint-Nicolas, Strasbourg

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés,
et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et
recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ;
et vous trouverez du repos pour vos âmes. »
(Matthieu 11, 28-30)

Cela se passait lorsque Jésus, ayant envoyé ses disciples prêcher la bonne nouvelle du royaume de Dieu, apprit que des foules, le cœur empli de foi, se pressaient autour d'eux – c'est alors qu'il prononça ces paroles. En relisant l'Évangile de ce jour, j'ai été comme happé par elles, il me semblait que je ne les avais jamais lues, tant elles m'apparaissaient neuves, singulières, magnifiques.

D'ordinaire, notre Seigneur est plutôt avare de consolation. C'est à peine si vous trouverez dans les Évangiles des passages où il prend le temps d'encourager et de réconforter ceux qui viennent vers lui ; il n'a pas non plus instruit ses disciples dans ce sens. Et voilà qu'ici il affirme avec force : moi, je peux vous consoler, je peux vous consoler tous, vous qui êtes fatigués et chargés. C'est comme s'il se dressait devant le monde et en face de tous les temps pour faire signe aux hommes de le rejoindre. On est parcouru d'un frisson en entendant avec quelle assurance il se fait connaître comme celui qui a le pouvoir d'élever les hommes au-dessus de leurs souffrances et de leurs afflictions.

Mais remarquez sa façon d'appeler. On aurait pu s'attendre à ce qu'il dise : venez vers moi, je vais vous enlever vos fardeaux, et vous vous en irez libres et légers. Rien de tel. Il dit seulement qu'il veut nous réconforter et que nous avons encore un fardeau à porter, le sien, le joug qu'il nous met, pour apprendre de lui la vraie humilité. Un mot paradoxal : nous gardons notre fardeau, un nouveau s'y ajoute – et néanmoins le nôtre s'en trouvera allégé.

Quel est ce nouveau autre fardeau ? On a l'impression que Jésus veut nous dire que les malheurs qui nous frappent, nous devons l'en charger comme d'une croix. Mais ses mots n'ont-ils pas un autre sens ? Que signifie « porter sa croix » ? Sa croix est la croix du monde. Lui, qui aurait pu vivre tranquille et heureux à Nazareth, a pris sur lui les soucis qu'on se fait pour l'humanité et le sort du monde. Tous les malheurs, qui plient l'humanité, deviennent ses malheurs ; toutes les misères qui l'oppressent, ses misères ; toute la souffrance qu'il voit autour de lui, sa souffrance. Ce souci pour le monde et donc l'espoir pour lui, voilà la croix qu'il portait lorsque pour la première fois il était sorti de Nazareth. La croix en bois qui l'attend au bout du chemin sur le lieu de son exécution n'est que le symbole de celle qu'il a portée jusque-là.

Jésus portait une croix parce qu'il avait en vue le royaume de Dieu et qu'il agissait pour son avènement. Nous ne vivons que très imparfaitement ce qu'il a vécu. Mais celui qui pense avec constance au royaume de Dieu, c'est-à-dire que de toute sa volonté, de tout son cœur, il sort du cercle de son quotidien et se soucie du devenir de l'humanité et du monde entier, celui-là se charge d'une croix, comme Jésus, et il ne sait pas où cela le conduira. Car les peines et les affres de la lutte, toutes les tâches à accomplir et toute l'espérance en l'avenir de l'homme et du royaume de Dieu font trembler son âme. Personne ne peut être vraiment saisi par l'idée du royaume de Dieu sans qu'il sente peser sur lui un ensemble de fardeaux dont il ne saurait se débarrasser sur personne et sans qu'il ignore combien toute sa vie va s'en trouver difficile.

Prendre sur soi la croix du Christ veut dire que l'on pense avec lui au royaume de Dieu, que l'on travaille à son avènement, que l'on éprouve le mal et la souffrance du monde en-dehors de nous et en nous, que l'on ne s'aguerrit pas, que l'on ne reste pas indifférent, par un égoïsme distingué, à ce qui se passe dans le monde, mais que l'on s'engage, que l'on s'y sente intérieurement obligé, même si on aimerait mieux ne pas.

Et à ceux prennent leur part de cette charge, Jésus promet qu'au milieu des difficultés qu'ils vont fatalement rencontrer ils trouveront cependant du réconfort et la paix de l'âme.

Lorsque mes études de théologie touchèrent à leur fin et que le moment s'approchait où j'entrerais dans la fonction de pasteur, une peur me saisit et j'eus un mouvement de recul, à l'idée que j'aurai maintenant à dire des paroles de consolation aux personnes affligées. Je me demandai comment je ferais, ayant acquis le sentiment que les choses que je lisais là-dessus et qui me paraissaient d'ailleurs appropriées ne parviendraient pourtant pas à réconforter les gens démunis qui viendraient vers moi. Et l'expérience depuis n'a fait que confirmer ce sentiment.

L'impuissance des mots m'est apparue toujours plus évidente et je me suis résigné à ce qu'il y ait des personnes qui vous font pitié, dont vous comprenez la douleur, mais que les mots les plus sublimes ne pourront consoler, que même les anges descendus du ciel n'y arriveraient pas. On reste aussi impuissant devant de telles personnes que devant des aliénés auxquels on démontre par un discours de raison que leurs idées sont insoutenables, qu'elles ne correspondent pas à la réalité ; ils paraissent vous écouter et vous comprendre, et puis l'instant d'après on se rend compte qu'ils demeurent prisonniers de leur délire. Les inconsolables sont des personnes qu'on ne peut accrocher avec rien et qui n'ont rien en eux qui les surpasse et les ferait sortir d'eux-mêmes, rien en quoi leur peine et leur douleur pourraient s'écouler et se perdre comme une rivière s'écoule et se perd dans le fleuve.

On ne peut rien pour celui qui ne connaît que sa volonté, que les buts qu'il espère atteindre, et qui ainsi n'est sensible qu'à sa propre souffrance en cas de difficultés ou d'échec. Il reste seul avec son destin, se révolte contre lui, se torture, ne sachant pas pourquoi ce qui est arrivé lui est arrivé à lui, et finalement il se résigne, s'abrutit, fait le mort, ne veut plus rien entendre et, sa cicatrice fermée, traîne sa misérable existence maintenant dénouée de sens. Il n'a pas fait l'expérience du réconfort, de la paix de l'âme, de la possibilité de s'instruire de tout ; il n'a pas trouvé en lui les ressources de la consolation que seuls trouvent ceux qui placent leurs problèmes dans la perspective du royaume de Dieu, qui en espérant et en souffrant portent une part de la charge du monde et se tiennent ainsi sous la croix du Christ. Il n'est pas possible d'apporter aux hommes une consolation par des discours ; la consolation doit provenir de l'intérieur, du travail qu'ils font sur eux-mêmes ; nous ne pouvons qu'éveiller à la vie ce qui à l'état dormant est déjà là.

Des tempêtes soufflent sur tous ; nous sommes tous destinés à connaître la tristesse des déceptions, la peur, la solitude, et nous devons tous passer par des temps de désespoir où rien ne console. Il ne peut en être autrement sur terre. Mais les nuits d'orage aussi se terminent au matin. Savent ce que signifie Jésus, la croix, le royaume de Dieu, ceux qui sortant d'eux-mêmes se sont engagés dans le monde ; ils sont comme les herbes et les arbres qui ont été secoués, courbés, déchirés, mais dans lesquels des gouttes de pluie brillent comme des perles et réfléchissent la lumière du soleil levant. Les autres, au contraire, sont comme un pan de terre que rien ne retenait, que les pluies ont raviné, que la tempête a emporté, et qui nu sous le soleil brûlant donne une image de désolation et d'infertilité.

Il est juste, soulignons-le, que Jésus, quand il parle du pouvoir de consolation, dise à ceux qui veulent prendre part à son combat qu'ils devront apprendre l'humilité. Il signifie par là que de même qu'il fonde humblement sa vie et son action dans le destin du monde, de même ne plaçons pas nos intentions et nos volontés au centre du monde, mais sachons que ne prend vraiment de valeur que ce que nous aurons donné à des hommes, proches ou lointains, qui

avaient besoin de nous, que ce soit au fil de notre vie quotidienne ou en-dehors ; vaut aussi ce que nous aurons donné à des organisations ou des causes qui avaient besoin que l'on défende et illustre leurs idées.

Celui qui agit ainsi dans un esprit de service ne se laisse pas écraser par les événements et les malheurs qui lui arrivent personnellement ; il a un autre étalon pour évaluer les choses. Comme il se sent lui-même peu de chose dans le monde et sait combien ce qu'il réalise est relatif, il ne verra dans les péripéties de sa vie que des notes éphémères de la grande symphonie dramatique qui se joue et, peut-être mûri et enrichi par les épreuves, il aura la force d'aller plus loin, de dépasser ce qu'il a souffert et de continuer à servir.

Ce que j'exprime ici devant vous, ce ne sont que des circonvolutions autour du mot de Jésus. Personne ne saurait l'expliquer et en épuiser le sens. Une seule chose compte : l'éprouver de l'intérieur et en sentir la merveilleuse vérité.

Nous en avons tous reçu quelque chose, sinon nous ne serions pas rassemblés ici en son nom et en nous plaçant dans la lumière de ses paroles. Nous serions tous diminués si nous ne savions pas quelle richesse spirituelle et quelle force vitale se trouvent dans l'idée du royaume de Dieu, et quelle paix vient sur nous, quel réconfort, quand nos soucis et pensées nous élèvent au-dessus de notre moi jusqu'à pouvoir l'oublier. Pensons que nous apprenons cela de Jésus, qui nous console pour ce que nous avons échoué et nous fortifie pour affronter l'avenir.

Des vents d'automne parcourent les champs et ils soufflent sur les arbres, leur annonçant qu'ils vont bientôt perdre leurs feuilles une à une, jusqu'à la dernière, inexorablement. L'arbre s'angoisse de ce qui va lui arriver, de ce qu'il devra rendre tout ce que le printemps et l'été lui avaient apporté, mais il restera en lui la force vitale qui lui permettra de recommencer à se couvrir de feuilles et à mûrir des fruits ; au point où chaque feuille se détache des branches se formera un bourgeon qui éclora au printemps.

Considérons ces arbres et pensons que s'il nous faut donner et perdre de notre vie, nous conservons comme eux la force vitale intérieure qui triomphe de tout ; élevés par la pensée de Jésus et la perspective de son royaume sur terre, nous pouvons regarder sereinement vers l'automne et nous y préparer.

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg